

Tristesse

Autor(en): **Clerc, John**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **30 (1879)**

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-685346>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

TRISTESSE

Je suis loin ! Le reflux m'a repris à la grève,
Hélas, tout a passé, tout a fui comme un rêve...
Je suis seul de nouveau, seul, sans l'avoir voulu !
Tel est-il donc le sort qui m'était dévolu ?
Je suis parti, j'ai tout quitté ! Pourtant il me semble
Que je dois vous voir ; que la porte qui tremble
Et gémit sur ses gonds desséchés, en s'ouvrant,
Va vous livrer passage... Il n'y a qu'un instant
Que je me suis assis au coin de la fenêtre
Pour regarder et dire : Elle tarde à paraître !
Insensé qui ne vis qu'en un songe aujourd'hui,
Comme un petit enfant que le hasard conduit !
Je veux lire et ne fais que feuilleter mon livre...
Juste ciel !... Est-ce là ce qu'on appelle vivre !

Des plaintes ? J'essayerai de ne me plaindre pas.
Pourquoi se plaindre, hélas ? Il est rare, ici-bas,
Qu'il ne s'écoule une heure, où, dans notre âme éprise,
Un lien qu'on croyait éternel ne se brise,
Et qu'un jour de bonheur ne soit terni bientôt
Par un vent de tristesse échappé du tombeau.

Tandis que la vapeur m'emportait sur son aile,
J'ai vécu je ne sais comment... Source éternelle
De joie et de douleur pour le cœur abattu,
Souvenir, souvenir, que me racontais-tu ?
J'allais, les yeux perdus dans la brume argentée,
Comme un burnous moelleux aux flancs des monts jetée,
Et je croyais y voir des objets déjà vus,
Des sommets décharnés et d'arbres dépourvus,
Et le Doubs, et le Col des Roches, la ravine
Où le torrent se perd tellement qu'on devine
Plutôt qu'on ne les voit ses circuits hasardeux,
Et le chemin suivi, l'autre soir, par tous deux.

C'était une harmonie où tout semblait en fête...
C'était comme un asile au sein d'une tempête...
Autour de moi, vivait le monde avec son bruit,
Le monde où l'un s'acharne à ce que l'un construit,
Où chacun est Sisyphe et soulève sa pierre,
La rage au cœur, des pleurs brûlants à la paupière,
Sans espoir que celui qu'on a fondé sur Dieu...
Mais moi, je l'oubliais... Et j'oubliais l'adieu
— Adieu ! ce mot me semble à cette heure un blasphème —
Cet adieu que je vous avais dit le jour même.

— O Doubs, garde toujours ta sereine fierté !
Tes abruptes parois et leur stérilité
Ne sont pas, ô rivière, une beauté commune...
Ta Sirène écaillée, aux rayons de la lune,
A plus de volupté, plus de molle fraîcheur,
Plus de regards ardents dardés sur le pêcheur,
Que la froide beauté, la Lorelei brumeuse
Que le Rhin berce au gré de son onde écumeuse !

Ta robe pailletée et froissée à tout vent
Est magnifique à voir par le soleil levant,
Car le ciel y reflète avec de chaudes teintes
Ces bandes d'outre-mer par les ombres éteintes
Et que la nuit dévoile en jetant son manteau...
O Doubs ! Combien de fois de mon frêle bateau,
Balancé par tes flots que la rame caresse,
N'ai-je pas contemplé les cieux avec ivresse,
Les cieux, les cieux profonds, infinis, azurés,
Et plus bas, déjà noirs, les profils déchirés
Des monts dont les penchants assombrissent ton onde...
Tandis que tu roulais ta masse vagabonde,
Verte comme la mer par un jour ténébreux,
Je contemplais cet autre océan monstrueux,
Reflet de l'immuable à l'égal de notre âme. —

Et je songeais à vous, suivant comme une trame,
Le fil mystérieux et saint du souvenir,
A travers ce tableau que rien ne peut ternir.
Et vous m'apparaissiez avec cette auréole

Qui s'évanouit dès qu'on la peint en parole,
Et que l'artiste seul sait faire rayonner
Autour des fronts chéris que l'on se plaît d'orner.
Vierges de Raphaël ! O filles du génie,
De quelle amour puissante, ineffable, inouïe,
Ce colosse devait aimer Fornarina
Pour l'idéaliser au point qu'il s'étonna !
Elle n'était que femme et vous plus que des anges !
Dieu juste ! Qu'il fallait des visions étranges
A ce rêveur immense, et des conceptions
Poignantes ; à son cœur les palpitations
D'un amour surhumain, pour que toutes ses toiles
Resplendissent ainsi de l'éclat des étoiles
Et que la solitude, où son œuvre naissait
Lui fît peindre si bien ce qu'a chanté Musset.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je vous ai comprises,
Saintes qui décorez les retables d'églises.
Dans une vision, j'ai vu ce qu'il voyait.
A mes regards aussi l'Idéal souriait...
O fraîche illusion ! Mais, ô Dieu, que ferais-je ?
Je ne puis m'écrier, à l'instar du Corrège
Au feu de Raphaël tout à coup éclairé
Sur son propre génie : *Anch'io son pittore !*
Je ne sais que sentir — et c'est ce qui m'attriste —
Je ne sais que sentir avec mon cœur d'artiste :
Dans la lutte de l'ange avec Jacob, mon cœur
Tout meurtri du combat ne serait point vainqueur.

Oui, je songeais à vous, et dans la nuit sereine
Qui tombait lentement, je revoyais la scène,
Le lieu, l'heure nocturne où vous m'avez permis
De me considérer le plus cher des amis,
Auxquels à tous instants votre porte est ouverte...
Oh ! je me souviens bien ! La rue était déserte ;
Seul, un groupe, à l'écart, allait se séparer
Et l'on voyait les mains s'unir et se serrer...
Et vous, vous aviez peur d'être vue... Et, tremblante,
Vous pressâtes ma marche, à ce moment plus lente,
Jusqu'à ce que les toits plus avant projetés
Nous eussent des lueurs de la lune abrités.

Et je vous ai quittée ! Et reprenant ma route
Isolée et rugueuse, où parfois je redoute
De tomber avant l'heure où vous m'aurez rejoint,
Je me suis éloigné ! C'en est fait, je suis loin !
O vous qui connaissez ces déchirements sombres
De notre âme où l'adieu met de plus grandes ombres,
Ces départs répétés qui sont comme les soirs
Et les soleils couchants de nos plus chers espoirs,
Avouez qu'il n'est pas de peine plus secrète
Que de rentrer, songeant à tout ce qu'on regrette,
Sous un toit qui n'est pas le nôtre, où l'on est bien,
C'est vrai, mais où l'on a si froid au cœur que rien
Ne saurait détourner le cours de nos pensées ;
Où nul ne nous attend penché hors des croisées,
Où l'on n'a rien qui nous salue en arrivant
Qu'à la vitre ébranlée un froid souffle de vent.

JOHN CLERC.

